

Don Quichotte : roman des illusions, illusion du roman

Marguerite Buffard

« Don Quichotte long graphisme maigre comme une lettre,
il vient d'échapper tout droit du bâillement des livres. »

Michel Foucault, *Les Mots et les Choses*

Plan d'ensemble de la leçon

Introduction

I. L'illusion du roman

II. Roman des illusions

Conclusion

Introduction

Le *Don Quichotte* de Cervantès, publié en 1605 (pour sa première partie) dix ans après pour la seconde, est, ainsi que tous les critiques s'accordent à l'écrire, le dernier roman médiéval et le premier roman moderne.

Dernier roman médiéval, en effet, car étant une parodie des romans de chevalerie, déjà démodés à l'époque, il est lui-même un roman de chevalerie, d'errances et d'aventures.

Parce qu'il contient aux chapitres XII, XIII et XIV de la première partie, une nouvelle pastorale : *Les Amours de Marcelle et Chrysostome*, genre littéraire également bien démodé, et que, dans l'ensemble de l'œuvre, on trouve des plaisanteries que nous pouvons qualifier de rabelaisiennes.

Premier roman moderne aussi, car il introduit superbement le doute, l'image venant prendre la place du réel, en sorte qu'il est le lieu privilégié de l'imaginaire : illusion du roman en même temps que roman des illusions.

I. L'illusion du roman

Ce n'est pas un roman que Cervantès est supposé écrire, mais une histoire.

Le terme revient deux fois dans le Prologue : « l'histoire de Don Quichotte », « l'histoire du fameux Don Quichotte de la Manche¹ ».

D'ailleurs le terme *novela* dans le sens de narration longue, équivalent au français « roman », n'est pas encore apparu à l'époque de Cervantès où il signifie plutôt « nouvelle », narration courte, comme en témoigne le titre de ses *Nouvelles exemplaires* (*Novelas ejemplares*), publiées en 1613.

En conséquence, rien ne sépare dans l'Espagne de l'époque les termes signifiant fiction, histoire ou chronique.

Le Roman de Lancelot, *Le Roman de Tristan*, indiquaient clairement au lecteur français qu'il s'agissait-là d'œuvres de fiction. Rien de tel dans l'Espagne de Cervantès, où l'Histoire de Charles V et celle de Lancelot ou encore celle de Don Quichotte sont sur le même plan.

Ceci est un premier point.

À quoi il faut ajouter qu'au chapitre VIII de notre « histoire », Cervantès laisse le récit en suspens, prétextant « qu'il n'a rien trouvé d'écrit sur les exploits de Don Quichotte, de plus qu'il n'en a déjà raconté » et le récit s'interrompt brutalement.

Les héros sont paralysés sur un gros plan où l'action se fige : « Notre chevalier courait donc sur le Biscayen, l'épée levée [...] et le Biscayen l'attendait, l'épée haute, à l'abri de son coussin². »

Un premier auteur a donc pris la plume jusqu'à ce chapitre VIII, et le second auteur de cet ouvrage (Cervantès), se refusant à croire qu'une si curieuse histoire se fût absolument perdue, prend ici la parole pour dire qu'il « n'a jamais désespéré de retrouver la fin de cette plaisante histoire. »

Au moins donc trois auteurs dans cette « histoire » : l'auteur anonyme, jusqu'au chapitre VIII ; Sidi Ahmed Benengeli, puis Cervantès qui se borne à compiler, ordonner les textes traduits par un tiers, un Maure castillanisé.

Car, en effet, au chapitre suivant (chap. IX), à Tolède, Cervantès tombe sur un manuscrit et prend de nouveau la parole pour affirmer qu'il peut continuer le récit car il ne fait que transcrire l'histoire écrite par un historien arabe, Sidi Ahmed Benengeli, histoire traduite à sa

1. Miguel de Cervantès, *L'Ingénieux hidalgo Don Quichotte de la Manche*, traduction d'Aline Schulman, Le Seuil, coll. « Points », octobre 1997, p. 38 et 43.

2. Miguel de Cervantès, *op. cit.*, p. 108.

demande par un Morisque et finalement retranscrite par lui, second narrateur par conséquent ; affirmation d'ailleurs reprise au début du chapitre XXII :

« Sidi Ahmed Benengeli, auteur arabe, natif de la Manche, raconte... »

Trois narrateurs donc pour cette « histoire » vraie qui n'a rien d'un roman, et Cervantès d'insister au chapitre IX, sur le rôle de l'historien qui « se doit d'être ponctuel, fidèle et totalement impartial. Ni l'intérêt ni la crainte, ni la rancune ni la passion ne peuvent l'écartier du chemin de la vérité, dont la mère est l'histoire : émule du temps, dépositaire de nos actions, témoin du passé, modèle et leçon pour le présent, avertissement pour l'avenir¹. »

Or, dans cette histoire soi-disant véridique, tout est mis en doute :

- le lieu de l'action : « Dans un village de la Manche dont je ne veux pas me rappeler le nom. »
- le nom du héros : Alonso Quijano, Quijada ou Quesada ?
- l'auteur : est-ce Cervantès ? est-ce le premier auteur jusqu'au chapitre VIII ?
- est-ce Sidi Ahmed Benengeli ? ou le traducteur morisque ? ou encore l'aventurier Avellaneda, auteur d'une version apocryphe qui verra le jour entre la première et la deuxième partie du véritable *Don Quichotte* ?

Tout est donc incertain dans cette « histoire » supposée vraie, où le beau rôle est laissé à l'imagination.

C'est ainsi que la paysanne Aldonza Lorenzo, « forte comme un taureau », devient Dulcinée du Toboso, « la plus noble princesse du monde » car, comme l'affirme Don Quichotte au chapitre XXV : « Je la vois en esprit telle que la veut mon désir². »

Affirmation qui jette le doute sur toute l'*histoire* et fait entrer dans la vie réelle l'imagination littéraire, source de l'illusion romanesque.

C'est pourquoi Picasso dessine Don Quichotte comme un grand point d'interrogation à l'encre noire.

1. Miguel de Cervantès, *op. cit.*, p. 116.

2. *Op. cit.*, p. 277.

II. Roman des illusions

La première illusion, à la base de l'œuvre est, pour notre héros celle de se prendre pour un chevalier errant. Ce qu'il n'est pas, ce qu'il ne peut pas être, car il est vieux et pauvre.

Cervantès nous explique que le cerveau du gentilhomme s'est desséché à force de trop lire et de ne pas dormir, de là sa folie ou plutôt sa monomanie car, en dehors des histoires de chevalerie, notre gentilhomme raisonne fort bien.

Les illusions du gentilhomme reposent sur ses lectures, il prend les livres de chevalerie à la lettre, se voit lui-même chevalier errant, ce qui pour un homme pauvre et âgé comme lui est une impossibilité, contraire aux lois de la chevalerie.

La deuxième illusion est celle de prendre le rite pour le mythe.

Alonso Quijano va se baptiser et baptiser son cheval. Il commence d'ailleurs par le cheval. Quatre jours pour trouver le nom de *Rossinante* autrement dit anti-rosse, qui fait de ce vieux cheval exténué, un coursier fougueux. Huit jours pour trouver son propre nom : de Quijano, il passe à (Quijote) Quichotte qui vient du catalan *cuixot*, du français *cuisso*, c'est-à-dire la pièce de l'armure qui couvre la cuisse, à quoi il ajoutera « *de la Manche* » sur le modèle de l'Amadis de Gaule.

Mais cet acte de baptême, acte sacerdotal, est vide de sens, car il est fait sans la caution d'aucune autorité, et de plus c'est lui-même qui le fait, ce qui est proprement hérétique.

L'acte de baptême devient ainsi vide de sens, il est parfaitement nul, ainsi que le sera son adoubement.

Car la troisième illusion est celle de prendre le geste pour l'acte.

Don Quichotte se fait adouber chevalier par un aubergiste : après une grotesque imitation de la veillée d'armes, l'aubergiste se prête à ce jeu ridicule. Car selon les lois bien établies par Alphonse X le Sage, l'homme pauvre n'a pas le droit de prétendre devenir chevalier et seul celui qui en a le pouvoir peut adouber le nouveau venu. Ce qui n'est aucunement le cas de l'aubergiste.

Cet adoubement est donc une parodie, un outrage à la véritable noblesse de la chevalerie.

La quatrième illusion, peut-être la plus importante, est celle de prendre le mot pour la chose.

Nous avons déjà vu que le nom de Rossinante suffisait à transformer cette pauvre rosse en Buccéphale ou Pégase, que Dulcinée du Toboso

transformait de la même manière la pauvre paysanne, Aldonza Lorenzo, en noble dame aimée.

Au chapitre XXII, lorsque Don Quichotte voit des galériens et qu'on lui dit que ce sont des *forçats*, il comprend aussitôt que ces forçats ont été forcés à agir contre leur gré. Pareille violence étant intolérable pour un chevalier redresseur de torts, il se doit, conformément à son code, de les délivrer, c'est donc le mot *forçat* qui l'oblige à agir : la justice et la justesse des mots sont, pour lui, inséparables. Il s'agit donc pour Don Quichotte d'appliquer à la lettre les belles idées lues dans les livres et qui ne coïncident plus avec le donné réel.

L'écuyer Sancho a beau lui montrer le réel tel qu'il est, rien n'y fait. Si le code du chevalier est de la partie, il obéira à son code, ce qui nous amène à la cinquième illusion.

La cinquième illusion est celle de prendre un code pour parole d'évangile.

En l'occurrence, le code de la chevalerie.

Marthe Robert¹ montre fort bien que si Don Quichotte voit une mule, il ne sait pas ce que c'est. Son code n'en dit rien. Mais si la mule peut entrer dans une situation épique prévue, elle deviendra dromadaire ou haquenée. Il suffit que le code soit muet pour que Don Quichotte voie clair, mais si la réalité peut se référer au code, alors, les moulins à vent peuvent devenir des géants (chap. VIII) ; les troupeaux de moutons, des armées (chap. XVIII) ; le plat à barbe, un armet (chap. XXI) ; une hôtellerie, un château (chap. XVI).

L'écuyer aura beau essayer de lui démontrer le contraire, Don Quichotte n'en démordra pas : l'image que la lecture lui offre est plus forte que la réalité.

En revanche, il peut arriver que la réalité prenne les couleurs du romanesque, c'est ce que nous montrent les chapitres où Don Quichotte, dans la Sierra Morena, rencontre le chevalier Déguenillé et qu'il apprend les amours contrariées de Cardenio et de Dorothée. Illusion et réalité semblent ici se confondre, l'histoire de l'amant au cœur brisé satisfait pleinement Don Quichotte car elle a tout du roman de chevalerie et il prend aussitôt la défense de la belle Dorothée.

Enfin dernière illusion et non des moindres : celle des enchanteurs.

Au chapitre XVIII, à la sortie de l'hôtellerie où Sancho et son maître sont si mal traités, Don Quichotte se croit la proie des enchanteurs.

1. Marthe Robert, *L'Ancien et le Nouveau*, Grasset, 1963, p. 165.

Il faut noter que l'idée des enchantereurs vient de sa propre nièce.

Au chapitre VII, en effet, après que les livres ont été brûlés et la porte du cabinet de lecture, murée, la nièce de Don Quichotte invente un enchanter, pour ce méfait ; idée immédiatement reprise et acceptée par son oncle : « Cet enchanter est en effet un de mes pires ennemis. Il m'en veut parce qu'il sait, grâce à son art et à son grimoire qu'un jour viendra où j'aurai à me battre en combat singulier contre un chevalier qu'il protège¹ [...] »

Par la suite et, par exemple au chapitre XVIII, Don Quichotte prenant conscience de la réalité, à savoir que les armées supposées ne sont que des moutons, il la métamorphose aussitôt au moyen des enchantereurs : « Ce misérable, qui me poursuit, envieux de la gloire que j'allais gagner dans cette bataille, a changé les deux escadrons de soldats en troupeaux de moutons². »

La théorie des enchantereurs est d'ailleurs très utile à notre bon chevalier, car elle explique « la malignité, la cruauté, la joie perverse de nuire, toutes choses que le Chevalier ne peut imputer à des hommes de chair et d'os³. »

Car l'imagination de Don Quichotte n'est ni folle ni débridée. En effet, il n'invente rien. Il se borne à imiter.

« Don Quichotte, dans le roman de Cervantès, est la victime exemplaire du désir triangulaire... Il ne choisit plus les objets de son désir, c'est Amadis qui doit choisir pour lui⁴. » « L'existence chevaleresque est l'imitation d'Amadis au sens où l'existence du chrétien est l'imitation de Jésus-Christ. »

Ses illusions se fondent sur le désir mimétique tel que l'explique René Girard : « Don Quichotte imite son médiateur Amadis de Gaule⁵. »

En ce sens Don Quichotte qui prend les choses pour ce qu'elles ne sont pas, qui inverse les valeurs et croit partout déchiffrer des signes, ressemble au poète plutôt qu'au fou, comme le montre Foucault⁶.

Et de nouveau le doute plane sur toutes ces illusions romanesques : Don Quichotte les croit-il vraiment ? Est-il fou, comme l'affirme Cervantès au début de l'œuvre ?

1. Miguel de Cervantès, *op. cit.*, p. 97.

2. *Op. cit.*, p. 192.

3. Marthe Robert, *op. cit.*, p. 168.

4. René Girard, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Grasset, 1961, p. 16.

5. *Op. cit.*, p. 208.

6. Michel Foucault, *Les Mots et les Choses*, Gallimard, 1966, pp. 60-64.

Il faut se reporter ici au chapitre XXV et à ces mots de notre héros :

« Je viens de t'expliquer que je veux imiter Amadis, en faisant le désespéré, l'insensé, le forcené. J'en profiterai pour imiter en même temps le valeureux Roland. »

Et il poursuit : « Ainsi donc, Sancho ne perds pas de temps avec tes conseils : je ne renoncerai pas à une imitation si rare, si heureuse, si nouvelle. Fou je suis et fou je serai¹ [...] »

Par ailleurs, et dans ce même chapitre nous apprenons que Dulcinée du Toboso n'est autre que Aldonza Lorenzo, une paysanne du village voisin et que Don Quichotte le sait fort bien : « En un mot, j'imagine que ce que je dis est comme je le dis, ni plus ni moins ; et je la vois en esprit telle que la veut mon désir : si belle, si noble, que ni les Hélènes, ni les Lucrèces, ni aucune héroïne du temps passé, grecque, latine ou barbare, ne peuvent lui être comparées². »

Don Quichotte imite ici les poètes et non plus les chevaliers. Les poètes dont la qualité essentielle est l'imagination.

Mais, s'il savait que Dulcinée n'était qu'une pauvre paysanne, savait-il aussi que les géants n'étaient que des moulins à vent ? Les armées, des troupeaux de moutons ?

Encore une fois, le doute saisit le lecteur.

Et, lorsque la belle Dorothée, se prétendant princesse Micomiconne au chapitre XXIX abuse Don Quichotte pour le forcer à retourner dans son village, est-ce vraiment elle qui abuse le chevalier où ne serait-ce pas notre chevalier qui abuse la jeune fille, comme il en abuse bien d'autres en les obligeant à entrer dans son univers imaginaire ?

Car le désir mimétique est infiniment contagieux, comme le montre René Girard³ :

« À plusieurs reprises nous voyons les amis de Don Quichotte simuler la folie pour guérir leur voisin de la sienne ; ils se lancent à sa poursuite, se déguisent, inventent mille enchantements et s'élèvent, par degrés, jusqu'au sommet d'extravagance où les a précédés le héros. »

1. Miguel de Cervantès, *op. cit.*, pp. 268-269.

2. *Op. cit.*, p. 277.

3. René Girard, *op. cit.*, p. 115.

Conclusion

La contagion en effet s'étend tout d'abord à l'écuyer du chevalier mais aussi à ceux qui fréquentent notre héros. Dorothée croit abuser Don Quichotte mais ne serait-ce pas elle qui est abusée ?

Et de nouveau nous nous prenons à douter.

Tout l'art de Cervantès est de laisser son lecteur dans cet état, libre d'interpréter l'œuvre à sa guise, tandis que lui avance masqué, et que, tout en faisant une parodie des romans de chevalerie, il met en scène un héros inoubliable qui, pour ses lecteurs, incarne à jamais l'altruisme, la générosité, la bonté.

Et c'est pour cela que, cas unique dans l'histoire littéraire, au lieu de commémorer en 2006 le quatrième centenaire d'un auteur, c'est celui de son « fils putatif » que nous commémorons, ce personnage imaginaire et pourtant bien réel dans nos mémoires : Don Quichotte de la Manche.